



Délassements poétiques,  
par Mme Virginie Letaillandier,  
Paris, 1845,  
René et Cie éditeurs

## A MA PATRIE (CHATEAUGONTIER.)

I

Quand pour moi ma pensée errante et vagabonde  
Veut trouver un séjour de bonheur en ce monde,  
    Au tant doux souvenir  
    De mon pays natal, de la ville chérie  
Que je m'enorgueillis de nommer ma patrie,  
    Toujours il lui faut revenir  
    S'unir.

    Là j'ai vu s'écouler les heures fortunées  
    Qui vinrent apporter à mes jeunes années  
    Leurs plaisirs innocents ;  
    Là j'ai pu reposer sur le sein de ma mère,  
Quand ses bras me berçaient, et que sa voix légère  
    Chaque soir murmurait des chants  
    Touchants.

    Là, comme l'agnelet hors de la bergerie,  
    J'ai pu sauter, bondir dans la verte prairie,  
    Sur le bord du ruisseau ;  
Et, sans souci du loup ni de croquemitaine,  
    Désaltérer ma soif à la claire fontaine,  
    Humant avec un chalumeau  
    Son eau.

    Là j'aimais à chanter près du pont de la route,  
    Pour entendre les sons que répétait sa voûte  
    Comme un refrain joyeux ;  
A voir sur son arceau trembloter la lumière,  
    Que le reflet de l'onde envoyait à la pierre,  
    Quand Phébus brillait radieux  
    Aux cieux.

## II

Et lorsque revenaient la froidure et la pluie,  
Souvent à son bureau<sup>1</sup>  
J'allais trouver mon père en la vieille abbaye,  
Couronne du coteau ;  
Là j'amusais chacun par mille tours espiègles,  
Par mes ris éclatants ;  
Puis je me reposais en découpant des aigles...  
Ah ! le beau, l'heureux temps !

Ah ! le beau, l'heureux temps pour moi, pour la patrie !  
Par un chef valeureux  
L'ordre enfin rappelé l'avait alors guérie  
De tous ses maux affreux ;  
La liberté manquait... mais naguère souillée  
Par le crime et l'erreur,  
De son divin prestige elle était dépouillée,  
Et son nom faisait peur ;  
La gloire à tous les yeux paraissait bien plus belle  
Bien plus digne d'amour ;  
Tous encensaient alors cette idole nouvelle  
Et lui faisaient la cour ;  
La victoire jamais ne flottait incertaine ;  
Nos drapeaux triomphants  
Etaient bien plus encor à l'honneur qu'à la peine...  
Ah ! le bon , l'heureux temps !

Mais ce bon temps passa pour moi comme pour elle :  
Des bords parisiens  
L'aigle reprit l'essor, et fut se briser l'aile  
Aux champs ibériens...  
Hélas ! de ses élus la fortune se joue  
Pour se désennuyer,  
Et sans leur crier gare elle tourne sa roue  
Dût-elle les broyer.  
Il en advint ainsi pour toi, ma noble France

---

<sup>1</sup> Les bâtiments du prieuré de Saint-Jean et de sa vieille église, dessinés sur la lithographie, ne servaient pas alors comme aujourd'hui de demeure au sous-préfet ; il y avait seulement ses bureaux.

Quand l'étranger vainqueur  
Deux fois te fit sentir la cruelle insolence  
De son ton protecteur !  
Et pour moi, pauvre enfant, la mort, que rien n'arrête,  
Passa mon heureux seuil ;  
Deux fois aussi, deux fois, elle couvrit ma tête  
D'un long voile de deuil !...  
Alors plus de gaîté, plus de joie enfantine,  
Je compris mon malheur :  
Il me fallait subir le sort de l'orpheline  
Dans toute sa rigueur,  
Joindre, aux regrets profonds de la perte fatale  
Des êtres que j'aimais,  
Celui de te quitter, ô ma ville natale,  
Peut-être pour jamais !



Leballandier del.

Lith. d'Edouard Morice à Laval

CHATEAU-ENTIER.

— CHATEAU-ENTIER —

### III

Hélas ! oui, pour jamais, et mon cœur le déplore...  
Ce n'est plus qu'en passant qu'il m'est possible encore  
Parfois de te revoir !

Tout lieu qui me fut cher appelle ma visite,  
Et pour moi, dans tes murs, toujours l'heure trop vite  
Vient ramener le soir.

Aussi je cours, je cours, ou bien plutôt je vole ;  
Chacun sur mon chemin sans doute me croit folle  
Tant il paraît surpris,  
Et je ressens encore une tristesse amère  
De me voir sur ton sol, ainsi qu'une étrangère,  
N'y trouvant pas d'amis.

Cet affligeant penser me conduit vers le temple ;  
Avec reconnaissance alors je le contemple,  
Un sentiment plus doux  
Pénètre dans mon âme : avec bonheur je pleure...  
Il n'est point d'étranger dans la sainte demeure  
Du tendre ami de tous.

La voilà bien encor comme je l'ai connue :  
Le temps n'a rien changé ; sa pauvre nef si nue  
Au progrès fait affront<sup>2</sup> :  
L'autel conserve encor sa crypte solitaire,  
Et ce doit être là le même baptistère  
Dont l'eau lava mon front.

Tout près je vais revoir ce charmant bout du monde<sup>3</sup>  
Où j'aimais tant, enfant, à danser une ronde  
Avec d'autres enfants.  
Que sont-ils devenus ?  
Quelques-uns d'eux sans doute  
N'impriment plus leurs pas sur l'épineuse route  
Où nous somme errants ;

---

<sup>2</sup> Depuis que ces vers sont écrits l'église Saint-Jean a dû recevoir de notables réparations

<sup>3</sup> Charmante promenade qui touche la sous-préfecture, au-dessous de laquelle était l'ancien cimetière, lieu de sépulture du père et de la mère de l'auteur.

Peut-être dorment-ils dans ce vieux cimetière  
Dont la vie autrefois anima la poussière...  
Qu'ils y soient en repos !  
J'embrasse du regard son enceinte sacrée.  
Afin de le porter sur la place ignorée  
Où furent deux tombeaux.

#### IV

J'arrive à la route nouvelle  
Qui tourne le flanc du coteau ;  
Au grand terrain que l'on nivelle,  
Vaste et magnifique, plateau ;  
A ces maisons de bienfaisance,  
Où le pauvre de sa souffrance  
Et l'enfant de son ignorance  
Viennent déposer le fardeau ;

A ces charmantes maisonnettes  
A l'aspect si frais et si gai,  
Qui s'alignent jeunes coquettes,  
Riantes, sur le joli quai ;  
Dans le miroir d'une onde pure  
Semblent ajuster leur parure,  
Et se couronner de verdure  
Quand revient le beau mois de mai.

Près de la vieille passerelle<sup>4</sup>,  
Sur la rivière au large lit,  
Je trouve en ligne parallèle  
Ton solide pont de granit  
Au trop difficile arrivage ;  
Puis enfin, sur l'autre rivage  
Un long rideau de vert feuillage,  
Et l'hospice qui s'assainit.

---

<sup>4</sup> Depuis que ces vers sont écrits le vieux pont a été abattu.

V

Ah ! que j'ai de fierté de te voir embellie  
Par tes travaux intelligents !  
Je te trouvai toujours jolie,  
Mais je suis loin de la folie  
Où tombent trop de vieilles gens :  
Dans leur sentiment égoïste,  
A leurs yeux rien de bon n'existe  
Que ce qui sert à, leur bonheur ;  
Aussi répètent-ils sans cesse :  
Tout était, dans notre jeunesse,  
Beaucoup plus beau, beaucoup meilleur.  
Plus charmante qu'à mon aurore  
Sans perdre ton vieux souvenir,  
J'espère te revoir encore  
Changée en bien dans l'avenir.  
Puisse-t-il t'être favorable,  
T'apporter un bonheur durable  
Sans mélange de tristes jours ;  
Ta bonne ou mauvaise fortune  
O ma douce patrie ! entre nous est commune ;  
Tu seras mes amours  
Toujours.